

L'été, au contraire, on pourrait rafraîchir l'atmosphère en fermant les persiennes et les rideaux, en y tenant des branches d'arbres pourvues de feuilles, qu'on arrosera de temps en temps d'eau fraîche. On aura soin d'en écarter toutes les odeurs fortes ou désagréables, et lorsqu'il en existera quelque-une, il faudra la détruire immédiatement, d'abord par le renouvellement de l'air, moyen qui suffit le plus souvent, ensuite par des fumigations de chlore employés avec ménagement. Quant à l'usage commun de brûler du vinaigre, du sucre ou des haies de genévièvre, cela sert seulement à masquer les mauvaises odeurs, sans en détruire les principes nuisibles. Une trop vive lumière, le bruit, les réunions nombreuses ne sauraient convenir dans la chambre d'un malade.

Surcharger les malades de vêtements chauds, est un usage très répandu, quoiqu'il leur soit généralement aussi désavantageux qu'incommode. Une simple chemise avec une camisole de coton, et un bonnet léger leur suffisent : on aura soin qu'aucun cordon, aucune lignature ne les gênent. Leurs lits ne doivent pas être trop mous ; les lits de plume doivent être ôtés ou du moins placés sous tous les matelas. Enfin pour les malades qui ne peuvent pas se remuer eux-mêmes, le meilleur lit est un lit de sangles, ou un fond sanglé avec deux matelats placés sur quatre chaises. Le lit sera garni de linge, de toile cirée, et de paillassons de paille d'avoine pour ceux qui laissent échapper les excréments ou les urines. Le tout doit être fréquemment renouvelé. Les couvertures seront chaudes et légères ; si le malade a froid aux pieds, on y placera une bouteille de grès remplie d'eau bouillante ou une brique chauffée au feu et enveloppée de linge. Il ne faut bassiner le lit que quand on y met des draps blancs ; la vapeur de la braise peut avoir de mauvais effets. Un moyen d'adoucir et de rafraîchir beaucoup les malades, c'est de les changer de lit de temps en temps.

Les soins de la propreté la plus recherchée sont nécessaires aux malades ; il faudrait qu'un malade fût baigné de temps en temps, que tous les jours on lui lavât les mains et la figure ; qu'il se lavât plusieurs fois dans la journée la bouche avec de l'eau tiède et qu'il se brossât les dents. Les parties qui sont soumises à une pression continue, comme la région des reins, des hanches, etc., seraient lavées avec de l'eau fraîche, un peu vinaigrée ou aiguisée avec de l'eau de cologne.

Le régime alimentaire, lorsqu'il est bien dirigé, est un auxiliaire énergique du traitement. La diète est un point capital dans le plus grand nombre des maladies. Accorder des aliments à un malade qui a la fièvre, c'est l'augmenter inévitablement.

On ne doit pas croire que les choses les plus substantielles (les plus nourrissantes) soient celles qui conviennent le mieux aux malades. Un bouillon de poulet ou un bouillon coupé valent mieux qu'un bouillon trop fort, qu'on a vu souvent produire de graves accidents. Lorsque les premières doses d'aliments ont bien passé, on peut se permettre de les augmenter par degrés, en ayant soin de s'arrêter et même de revenir à une diète complète pour peu qu'il survienne quelque désordre dans la santé. On s'abstiendra soigneusement, à moins d'une prescription de médecin, de donner aux malades du vin, d'autant plus que le vin est ici fortement additionné d'alcool. La boisson la plus convenable pour les malades et les convalescents est l'eau pure ou faiblement sucrée.